

Les Lettres de mon Château

PAR MAZARIN

Depuis son arrivée à l'Elysée, Jacques Chirac a beaucoup écrit et reçu de nombreuses lettres. Tout le monde s'adresse à lui : ses amis, ses ennemis, ses proches comme ses adversaires. Un de ses fidèles, homme de l'ombre et de pouvoir comme l'était Mazarin, a compilé cette correspondance historique.

24.- A l'attention du général De Gaulle

Mon Général,

Par cette soirée brûlante du mois d'août, je me suis senti seul. Tout d'un coup si seul, sans personne avec qui parler, communiquer, échanger. Certes, je conviens bien volontiers que cette solitude est relative. Elle n'en est pour moi que plus douloureuse. Ce n'est pas la quantité qui me manque, c'est la qualité. Pour m'écouter, c'est l'embouteillage. J'ai l'embarras du choix. Mon Premier ministre est à disposition, mais à quoi bon ! Il ne m'apporte que des mauvaises nouvelles. On dirait que ça l'amuse de me renvoyer la patate chaude. Vous confierais-je qu'il finit par me lasser ? Je redoute nos entretiens. Vous avez sûrement dû ressentir cette étrange sensation avec Michel Debré, ou plus encore avec Maurice Couve de Murville.

Il y a aussi mes ministres, mais c'est pire ! Je me demande comment j'ai fait pour les choisir. A croire qu'un mauvais sort m'a fait tomber sur les plus mauvais. Déjà au début, je n'avais pas grand-chose à leur dire. Après quelques semaines j'ai eu encore la force de leur faire la leçon. Mais maintenant, après trois mois, je n'ai même plus envie de leur parler. Les changer ne m'inspire pourtant aucun désir particulier. Si j'en prends d'autres, cela reviendra au même. Les mêmes causes produisant inévitablement les mêmes effets.

J'ai bien aussi à ma disposition l'armée habituelle des solliciteurs de toute sorte et de tout poil. Vous les avez connus à votre époque. Si vous saviez comme ils ont proliféré depuis. La médiatisation n'a rien arrangé à l'affaire. Au contraire. Ils se sont multipliés comme autant d'éphémères, mais à la différence des originaux, eux se retrouvent vivaces. Voici donc mon quotidien. J'espérais un temps par naïveté, surtout par inexpérience, trouver quelques satisfactions à entretenir une correspondance avec mon prédécesseur François Mitterrand. Quelle déception ! Très rapidement ses aspirations furent étrangères aux miennes. Je suis préoccupé par la France, il n'est intéressé que par lui. L'indifférence s'est donc installée entre nous. Je m'étais imaginé que nous pourrions échanger nos impressions, communiquer entre nous à hauteur de présidents, échanger de grandes idées sur de grands sujets. Mon attente fut une nouvelle fois bien cruellement déçue. Il ne s'agissait que de vulgaires préoccupations quotidiennes et de combats médiocres pour lesquels je n'ai plus aujourd'hui le moindre intérêt. Et voilà quel désert se referme sur moi, aussi inéluctable que le Sahara sur une tribu nomade à la saison torride. C'est cette solitude qui me pèse tellement en ce mois d'août. C'est cette satanée solitude qui m'avait plongé dans une mélancolie qui, je vous l'assure, ne m'est guère familière. J'en avais même fini par perdre l'appétit. C'est vous dire que la situation devenait préoccupante.

communauté de l'esprit, car c'est bien lui qui présidera à nos échanges. Je vous parlerai, je vous écrirai. Vous réfléchirez et me ferez connaître votre réponse par la voie que vous estimerez la plus appropriée. Peu importe après tout, même si j'avoue une préférence marquée pour le songe. Car c'est poétique à souhait, le songe. Et sans doute le savez-vous, j'aime passionnément la poésie.

Si vous saviez comme je suis soulagé d'avoir trouvé enfin un interlocuteur à ma mesure. Quelqu'un avec qui parler comme je ne puis le faire depuis trois mois que je suis président. Ce seul fait me récompense au centuple de cet engagement gaulliste que j'ai nourri dès le plus jeune âge. Et Dieu sait que j'ai eu du mérite car mon cœur balançait du côté de l'Algérie française. Et pourtant l'attachement à votre personne fut bien plus fort. Gaulliste j'étais, gaulliste je suis resté, m'en voici aujourd'hui parfaitement récompensé. Ce n'est que justice mais j'admets que le destin est décidément bien clément à mon endroit.

Entretenir avec vous cette correspondance particulière est d'abord un honneur et ensuite une consolation. Consolation de la médiocrité des affaires avec lesquelles on embarrasse un président de nos jours. Consolation du peu de hauteur des propos que l'on tient à un président en cette époque. Consolation de la petitesse des querelles où l'on cherche à engager un président dans cette société de communication qu'est devenue la nôtre aujourd'hui (et dont on jurerait qu'elle a fait de

suis certain de sa docilité, de sa fidélité, il présente des références tout à fait remarquables. Cependant, il veut tellement m'être agréable qu'il en finit par m'agacer. Vous avez certainement dû connaître cela. Je me demande si finalement la meilleure solution ne serait pas de demander à l'un de mes ministres de m'interroger. Je prendrais un jeune, ou mieux une femme. Il ou elle devrait être capable de faire aussi bien que Michel Droit. Au besoin, je l'obligerais à regarder les cassettes de ces entretiens qui n'ont pas peu contribué à installer votre gloire.



Sur la reprise des essais nucléaires, j'espère que vous êtes satisfait, et j'ose espérer, même, fier de ma décision. C'est pour vous, et surtout pour faire comme vous, que j'ai décidé de leur reprise. Oh ! ce n'est pas les arguments techniques de ces obtus de militaires qui m'ont convaincu ! Oh ! pardon... j'oubliais... je veux parler de ces militaires qui n'ont jamais pu

Ils vont voir de quel bois je me chauffe. Et, s'il le faut, je ferai comme vous avez fait avec les mineurs. Je n'hésiterai pas une seconde à les réquisitionner. On verra la tête qu'ils feraient alors. Je déclarerai leurs bénéfiques propriétés publiques et je leur laisserai leurs pertes. Il ne faut tout de même pas exagérer. Et surtout j'interdirai jusqu'au plus petit licenciement. J'ai le regret de constater chaque jour davantage que ces chefs d'entreprise n'ont qu'une seule idée en tête dès qu'ils perdent un marché : c'est de licencier. Ils doivent trouver que ça fait chic. Ils sont si conformistes. Tout cela, en tout état de cause, ne fait pas mon affaire car celui qui est tenu pour le seul responsable du chômage par nos compatriotes, c'est moi et personne d'autre. S'ils s'imaginent que je vais les laisser faire leur popularité sur mon dos, ils se trompent bien lourdement.

Je vous parlerai bien aussi des Français. Autant j'aime la France, autant j'ai beaucoup de mal à comprendre ses habitants. Vous avez eu aussi affaire à leur ingratitude. C'était sévère, mais hélas ! Jugez vous-même, voilà des gens, les Français, qui estiment m'aimer suffisamment pour m'élire président de la République il y a à peine trois mois. Et de quelle façon encore ! L'enthousiasme, notamment des plus jeunes, était dans tous les cœurs. Pendant quelques semaines, chacune de mes sorties en ville donnait lieu à d'innombrables manifestations de liesse. Et puis, tout d'un coup, par la seule conséquence des essais nucléaires dont ils estiment, on se demande bien avec quels éléments, qu'ils n'étaient pas nécessaires, les Français décident de moins m'aimer. Savez-vous que je m'attends même à ce que, un jour venu, ils décident de ne plus m'aimer du tout. Rien ne m'étonnerait. Je les ai bien vus faire avec vous. J'enrage encore qu'ils aient pu dire non à votre si opportun référendum du 27 avril 1969. Alors imaginez qu'ils sont même capables de regretter Balladur. J'exagère sans doute mais je préfère agir ainsi pour me préparer au pire, surtout s'il est de cette nature.



D'ailleurs, je vais finir par me demander si j'ai vraiment bien fait de tant parler de l'élargissement du champ d'application du référendum. Est-ce une si bonne idée que cela ? Je conçois bien que, dans la philosophie gaulliste, il convient de demander l'avis du peuple. Mais il ne faut pas oublier la contrepartie nécessaire que constitue la pratique gaullienne qui veut qu'à son tour le peuple fasse confiance à son guide. Sinon, c'est la chienlit, dont vous avez si bien parlé en mai 1968. Je me pose donc la question de conscience de savoir si vraiment je peux faire confiance à un peuple aussi instable, aussi infidèle et surtout aussi imprévisible. Après tout, il n'avait qu'à pas me faire confiance pour sept ans. Il est désormais trop tard pour changer de président. J'ose espérer, mon Général, que vous ne m'en voudrez pas d'avoir voulu vous faire porter une petite partie du fardeau quotidien qui est désormais le mien. Mais j'ai jugé que vous seul aviez les épaules assez larges pour faire face à cette épreuve. Cela m'a soulagé de pouvoir ainsi me confier.

Je serais à mon tour si heureux qu'il vous soit possible de me faire part de vos petites misères en même temps que de vos grandes interrogations. Entre présidents tout est possible. Il suffit de le vouloir. Je l'ai suffisamment dit durant ma campagne et cela n'a pas trop mal marché avec les Français. Pourquoi donc en irait-il différemment avec le bon Dieu ?

Jacques Chirac



l'absence de hauteur de vue sa vertu cardinale). D'ailleurs, à propos de communication, j'ai un premier conseil à vous solliciter. J'ai bien noté que, de votre temps, vous aviez remarquablement su organiser les choses. Un seul journaliste était en droit de vous interroger : Michel Droit. Et votre ministre de la Communication, Alain Peyrefitte, faisait les titres du journal du soir à la télévision. Ah, décidément, c'était vraiment le bon temps ! Je veux dire par là, le temps où un président pouvait vraiment présider sur les choses essentielles. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'envisage de m'inspirer de votre glorieux exemple. Les Chinois ont bien raison d'encenser les anciens et le passé. C'est souvent dans celui-ci que l'on trouve les voies de l'avenir. D'ailleurs, les choses sont immuables. A l'époque, mon Général, j'ai appris que vous appeliez le journal « Le Monde » : « L'Immonde » ! Si vous saviez combien ces jours-ci je me suis senti intellectuellement proche de vous. J'aurais employé la même expression. Quant au journaliste, la chose est plus complexe. J'ai bien un candidat. Je

accéder au grade prestigieux de général... Les scientifiques m'ont certes dit qu'ils avaient besoin de ces huit essais supplémentaires. M'ont-ils dit la vérité ? J'en doute, même si je serais bien incapable de démontrer le contraire. Après tout je ne suis pas un homme de sciences, et puis, à chacun son métier. En revanche, ce que je sais, c'est qu'il m'a été donné l'occasion de marquer avec éclat mon inspiration gaullienne, et j'aime mieux vous dire que ça ne sont pas les criaileries d'un quarteron d'Australiens alliés à quelques Néo-Zélandais qui vont m'impressionner le moins du monde. Il ne manquerait plus que les Grecs s'y mettent, et le tableau serait complet.

Bien sûr, en France, ça bouge un petit peu. Dès que le vent se lève, il se retrouve toujours quelques ovidés pour se ruer aux abris. Les patrons notamment. Ceux-là, je peux vous dire que je les ai à l'œil et croyez-moi que ce n'est pas du bon dont il s'agit. Voilà des gens qui sont intégralement responsables du chômage et de la crise économique et qui se permettent de donner des leçons.



Et puis l'illumination m'est venue. D'un seul jet. D'un seul trait. Fulgurante. Aveuglante. Evidente. Mais oui, mais oui, il existait un interlocuteur, et un seul de mon rang, de ma taille, qui saurait porter nos conversations au niveau des cimes. Cet interlocuteur, mon Général, ne pouvait être que vous. Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt, moi qui ai eu l'insigne honneur de servir votre personne et votre action depuis que je me suis engagé dans la vie politique ? Mon unique fidélité, c'est à vous que je l'ai consacrée. Certes, vous n'êtes plus de ce monde, mais quelle importance, je n'ai pas cette vulgarité de sentiment qui me ferait attendre une réponse, comme l'enfant qui irait à la porte chercher la carte postale de ses parents, ou l'amoureux transi qui se désespère des lenteurs de la poste. Entre vous et moi, il s'agirait de communion et de rien d'autre. De